

LES FONCTIONS DU LANGAGE DANS *LETTRES* À SES AMIS DE MOULOUD FERAOUN

The Functions of Language in *Lettres à ses amis* by Mouloud Feraoun

Rachida SADOUNI *Université Blida 2, Algérie*

Fatiha RAMDANI *Université Alger 2, Algérie*

Amina TAHRAOUI *Université princesse Nurah Bint Abderrahman, Arabie Saoudite*

Résumé

Le présent article a pour objet l'analyse de la correspondance épistolaire dans *Lettres à ses amis* de Mouloud Feraoun. Nous visons essentiellement à étudier les fonctions du langage utilisées dans ces lettres selon la catégorisation proposée par Jakobson (1963), ainsi que les indices du subjectif et de l'intimité qu'elles contiennent. Il s'agit de décortiquer la personnalité de Feraoun à travers ses lettres, et d'en déduire les caractéristiques de l'épistolaire feraounien. Notre article s'étalera également sur son œuvre, depuis sa conception jusqu'à sa publication finale. Nous proposons que l'épistolaire ne se réduit pas à une prise de contact où l'épistolier informe. C'est également une révélation de secrets et un dévoilement de l'intimité individuelle par l'utilisation d'éléments et d'indices qui entrent dans les fonctions du langage.

Mots-clés : Correspondances – Épistolaire – Feraoun – Fonctions du langage – Intimité

Abstract

This article examines the epistolary correspondence in Mouloud Feraoun's literary work "Lettres à ses amis". It mainly aims to study the language functions employed in these letters according to Jakobson's categorization (1963), as well as the traces of subjectivity and privacy. This paper analyzes the personality of Feraoun through his letters, and infers the characteristics of this writer's epistolary. This article also examines Feraoun's work from its conception to its final publication. We argue in this paper that the epistolary is not only a means of information and communication but also a revelation of secrets and disclosure of individual privacy using several elements and clues that belong to language functions.

Keywords: Correspondence – Epistolary – Feraoun – Language functions – Privacy

INTRODUCTION

Nous avons jugé intéressant, avant de traiter le thème de l'épistolaire chez Feraoun, de passer en revue quelques définitions en relation étroite avec notre article. Mais avant de détailler le plan de notre travail, nous devons aviser le lecteur que nous recourons à l'utilisation de mots tels que « correspondance » et « lettre », alternativement, comme synonymes très proches du mot « épistolaire ». Ces mots ne sont en fait que d'autres appellations et variations qu'on utilise pour traiter de l'épistolaire.

Selon Sabine Gruffat (2001, p. 6), l'épistolaire est un échange régulier de lettres entre deux individus, et peut être réel ou fictif, « La correspondance épistolaire, qu'elle soit réelle ou fictive, constitue notamment un acte de communication à distance faisant intervenir un émetteur et un récepteur ». L'épistolaire a fait l'objet de plusieurs études et recherches. L'histoire du genre épistolaire remonte jusqu'aux textes grecs et latins, et connut une véritable révolution au cours du XVIII^e siècle, surtout avec l'apparition des lettres de Madame de Sévigné, recueil publié par la famille de la marquise et qui contient des lettres adressées à sa fille, Mme de Grignan, son cousin Bussy et d'autres destinataires. Pour Roger Duchêne (2006, p. 7), l'épistolaire est « l'ensemble des facteurs liés à l'échange de lettres ». En effet, la lettre est une forme de conversation par laquelle une personne, le destinataire, s'adresse à une autre, le destinataire. Le premier attend souvent une réponse du deuxième, et cet échange vise, selon Sami Khouzeimi (2013, p. 11), à « faciliter le contact avec nos proches éloignés ». De là, nous pouvons déduire que la distance constitue une grande motivation pour écrire une lettre. Toutefois, si cette dernière rapproche les personnes, elle peut également être un moyen de se séparer douloureusement de quelqu'un, et « le recours à l'écrit n'est pas toujours dû à un éloignement géographique véritable : on peut adresser une lettre à quelqu'un qui se trouve dans la pièce à côté » (Gruffat, 2001, p. 4). L'épistolaire est aussi une forme de communication différée dans le temps et l'espace, contrairement à la conversation qui est un acte qui se déroule en face à face. Pour Françoise Voisin-Atlani, « la lettre est bien la forme énonciatrice écrite la plus proche de l'énonciation parlée » (Bouchikhi, 2012, p. 20). De plus, il est à noter que l'échange épistolaire est une forme de communication qui respecte « un délai entre l'émission du message et sa réception, il s'agit d'une conversation indirecte soumise à des contraintes spacio-culturelles. » (Bouchikhi, 2012, p. 20). Cela dit, nous pouvons ajouter l'idée selon laquelle l'épistolaire « est un acte subjectif qui construit un lien, parfois privé, parfois public, mais toujours dans une dimension sociale » (Achille *et al.*, 1992, p. 28). Autrement dit, l'épistolaire, en général, s'adresse à des personnes connues ou inconnues et est, le plus souvent, caractérisé par une certaine subjectivité de la part du destinataire. Ainsi, notre article se focalisera sur la détection, puis l'analyse discursive des éléments épistolaires dans *Lettres à ses amis*, sous un thème essentiel des fonctions du langage.

1. CARACTÉRISTIQUES ET FONCTIONS DU LANGAGE DE L'ÉPISTOLAIRE

Lorsque l'épistolaire est publié, cette relation entre deux personnes devient triangulaire : elle implique un « émetteur », un « récepteur de base », et « un récepteur second (le lecteur) » (Bouchikhi, 2012, p. 46). Dans notre article, il est question de traiter la correspondance épistolaire de Feraoun, et de décortiquer les informations qu'elle recèle. Pour le dire autrement, cette correspondance, en tant que document authentique, nous permettra de reconstituer le profil de cet écrivain dans toutes ses facettes. Nous tenterons d'étudier tout ce qui a pu l'inspirer, le guider ou constituer des entraves à son travail. Il est important de noter, à ce stade, que toute lettre reflète toujours l'image de celui qui la rédige et, dans ce contexte, nous distinguons « trois premiers genres épistolaires séparés par les frontières graduelles de l'intime et du social, c'est-à-dire par la nature des relations, d'une part entre les correspondants, et d'autre part, de ces derniers aux objets de discours traités » (Adam, 1998, p. 46).

L'épistolaire est un dialogue (envoyer et recevoir des lettres), qui peut parfois être monodique, c'est-à-dire qu'il ne comporte que « la voix du destinataire » (Gruffat, 2001, p. 92), comme les lettres de Feraoun, traitées dans cet article. Il arrive que cet échange bute sur une absence de réponse de la part du destinataire. Cela correspond beaucoup plus aux lettres d'un amoureux se heurtant à l'indifférence de sa bien-aimée. Il faut ajouter que la correspondance monodique est :

Différente du dialogue réel car une seule personne écrit, mais elle ne monologue pas, le destinataire est atteint, les contacts sont établis, invisibles pour le lecteur, mais cependant perceptibles, les réponses ne sont pas reproduites, mais il y a des réponses. On assiste donc bien à un échange, mais à un échange dont un seul partenaire se manifeste, à un duo dont on n'entend qu'une voix. (Rousset, 1964, p. 78).

L'épistolaire est le miroir qui reflète la personnalité de l'individu et la société dans laquelle il vit ; cette personne « qui évolue à la recherche de sa propre identité, de sa réussite, par le jeu des aventures et des ambitions », (Sene, 1998, p. 102). De même, il propose une image authentique du destinataire, qui dévoile souvent le caché, ses prises de position et ses intentions personnelles, en particulier, dans les lettres intimes.

De nos jours, on assiste à une variété de formes de correspondances au milieu de cette grande masse de médias, en proposant plusieurs moyens de communication (surtout avec Internet). Il faut dire que l'épistolaire plonge dans le milieu socio-culturel de celui qui le pratique, et « comme dans tout acte de communication, elle [la lettre] met dès lors en œuvre une pragmatique : on écrit à quelqu'un pour agir sur lui, pour le toucher ou le convaincre, pour estomper les effets de son absence. » (Gruffat, 2001, p. 4). C'est ce que nous allons voir lors de l'analyse de *Lettres à ses amis*.

L'épistolaire révèle plusieurs fonctions du langage. Roman Jakobson dans *Essais de linguistique générale* (1963) en distingue six : la fonction référentielle, la fonction émotive ou expressive, la fonction conative, la fonction phatique, la fonction métalinguistique et la fonction poétique (Dieguez, 2018, p. 94).

Le but des fonctions du langage dans l'épistolaire, réside dans le fait qu'elles véhiculent une série d'informations sur les différents types de relations qu'entretient l'épistolier avec d'autres individus de sa société ou d'une autre société. Dans cet échange, chaque épistolier possède un style propre à lui. Cette différence naît du fait que chaque épistolier cherche à transmettre quelque chose de personnel et de particulier, et c'est un choix qu'il assume. Dans ce contexte, Souheila Kian (2009 : 94) écrit : « Le choix de la correspondance pour un échange d'idées est bien révélateur d'une certaine liberté d'expression que cette forme porte en elle. » Ceci est très présent, particulièrement, dans les lettres intimes où l'épistolier exprime ses idées et ses sentiments personnels, sans restriction aucune, et où « l'intimité s'oppose souvent à ce que l'on cache en société ». (Gruffat, 2001, p. 23)

2. APERÇU SUR LETTRES À SES AMIS

Dans *Lettres à ses amis*, le lecteur apprend énormément sur Feraoun l'homme, l'écrivain, le citoyen, l'humaniste, le pacifiste, l'humoriste et le chroniqueur. Autrement dit, une mosaïque de la personnalité de Feraoun y est attelée. Il faut savoir, avant d'aller plus loin, que les lettres de Feraoun sont caractérisées par un contexte un peu particulier : c'est celui de la présence française en Algérie et la guerre, qui est apparu explicitement dans ces lettres, surtout après 1955¹, comme c'est le cas pour un grand nombre d'auteurs algériens (Tahraoui et Bedjaoui, 2022).

Feraoun s'adresse à une personne ou à plus d'une personne à la fois (Aux Roblès, aux Nouelle, à MM. Combelles et Groisard...). Dans le cas d'un seul destinataire, il utilise soit le « tu », soit le « vous ». Le « vous » est réservé à des destinataires tels que Mme Landi-Benos, critique littéraire à Radio-Alger, avec qui Feraoun entretient une amitié qu'on peut qualifier de professionnelle plus que de personnelle. Certaines lettres contiennent des notes après les formules de politesse, telles que la lettre du 25 décembre 1949, adressée à Pierre Martin : « J'allais oublier l'essentiel : mes vœux de bonne et heureuse année pour tous. » En ce qui concerne la forme, Feraoun suit le modèle très répandu qui est la formule d'appel au début de la lettre, suivie du lieu et de la date exacte de la rédaction de la lettre, exception faite de deux lettres adressées, l'une à Roblès et l'autre aux Nouelle, avec uniquement les deux mentions suivantes : le jour « mardi » et le lieu « Fort-National », respectivement. Parfois, il y a mention de la date exacte sans le lieu, telle que la lettre du 30 août 1953, adressée aux Nouelle.

1. Durant cette même année, Feraoun rédige des notes sur la guerre d'Algérie, notes qui seront publiées à titre posthume, aux éditions Le Seuil en 1962.

À la fin, vient la formule de politesse comme « bien amicalement, bien à vous, amitiés de tous à vous deux, bien affectueusement ». Cette formule n'est pas présente dans toutes les lettres de Feraoun ; certaines en sont dépourvues.

L'épistolier utilise l'une des formules d'appel suivantes : « cher ami, chère amie, mon cher ami, chers amis, cher monsieur », juste après le nom du destinataire. Il commence ensuite immédiatement sa lettre sans introduction. Toutes les lettres se terminent par une signature « M.F., Mouloud, M. Feraoun ». Pour le contenu, Feraoun se livre à un vrai monologue, allant de l'achat d'une vache à Taourirt-Moussa aux coulisses d'élaboration de ses romans, en passant par ses différentes prises de position vis-à-vis de la société, de l'amitié, et bien entendu, de la guerre d'Algérie. En tout, les lettres de Feraoun sont une recherche de la satisfaction (de Soi et de l'Autre), le maintien de l'espoir malgré les contraintes, et l'aspiration à un monde idéal. Pour Feraoun, l'idéal est la cohabitation entre les hommes de différentes cultures, religions et idéologies, dans un seul pays qui est l'Algérie. Cela est fortement présent dans sa correspondance épistolaire, comme l'atteste par exemple cette lettre du 30 novembre 1957, adressée à Camus :

J'y voulais mettre surtout mes pensées affectueuses et vous dire qu'en dépit du prix fort et peut-être à cause de cela les hommes de chez nous parviendront à construire ce monde fraternel que vous avez toujours cru possible. J'en ai la conviction profonde. Un monde qui sera le nôtre et où vous serez le meilleur des guides.

Sans nous attarder sur les détails de la vie de tous les jours, abordons plutôt le côté privé de Feraoun, non pas dans le sens personnel, mais bien dans celui où il exprime ses pensées les plus intimes, le plus profond de lui-même, ses peurs, ainsi que son âme de père de famille, d'instituteur, de directeur, d'inspecteur et d'écrivain.

Comme nous l'avons signalé plus haut, c'est toute une mosaïque dont est faite la vie de Feraoun. Nous tenterons, donc, d'analyser les thèmes des lettres où sont divulgués les secrets et les pensées personnelles de cet écrivain. Ensuite, en nous basant sur le contenu de ces lettres, nous nous proposons de faire ressortir les indices intertextuels qui font que chaque lettre est reliée directement ou indirectement à une ou à plusieurs lettres de l'ouvrage, ainsi qu'à des passages de l'œuvre littéraire de Feraoun. Tout ceci sera traité dans le cadre des fonctions du langage que remplissent les lettres. Il est question alors d'analyser tous ces indices et ces éléments afin de reconstruire la personnalité de Feraoun dans sa totalité, et d'approfondir nos connaissances sur l'épistolier feraounien et sur Feraoun lui-même.

3. LES FONCTIONS DU LANGAGE DANS LETTRES À SES AMIS

Feraoun ne fait pas qu'écrire des lettres. Il en reçoit également. Nous, lecteurs, le savons parce qu'il le dit généralement dans ses lettres. À titre d'exemple, dans la lettre du 13 avril 1956, adressée à R. Roblès, Feraoun écrit : « Reçu une lettre de Guirao. » Feraoun n'informe pas seulement qu'il

avait reçu des lettres, mais il fait connaître ses sentiments à leur réception, comme dans la lettre adressée à R. Roblès le 15 octobre 1959 : « J'ai reçu ta lettre avec beaucoup de plaisir. » Sur son identité, Feraoun informe, dans une lettre du 18 septembre 1949, adressée à Paul Martin, que le nom Feraoun n'est pas son vrai nom, mais donné par les autorités françaises vers 1890 comme elles en avaient donné à d'autres familles kabyles ; son vrai nom de famille étant Aït Chabane. Il y dit : « Tu t'imagines aussi que chez nous on m'appelle Feraoun. Erreur. C'est le nom français. On en a collé à chaque famille kabyle vers 1890 et qui ne correspond que très rarement au vrai nom. » De même, dans une lettre adressée à Roblès le 5 janvier 1953, et à propos d'une biographie envoyée à ce dernier pour les besoins de la presse, Feraoun lui recommande de citer le nom connu du public : « Inutile de dire que je ne m'appelle pas Feraoun et de démolir ma réputation « d'écrivain et d'éducateur » ou vice-versa. On le dira après, pour rire. »

À propos de la réalité et de la fiction dans l'œuvre de Feraoun, ce dernier reconnaît dans cette deuxième lettre que dans son roman *Le Fils du pauvre*, pourtant autobiographique, il usa de la fiction : « À peu près comme dans *Le Fils du pauvre*, mes deux tantes étaient potières mais ne sont pas mortes comme je l'ai raconté. » De même, il informe dans une lettre du 4 février 1955, adressée à Mme Landi-Benos que le personnage de Fouroulou dans le même roman, lui ressemble beaucoup sans toutefois être lui-même : « Je pense que je n'ai pas grand-chose à vous apprendre. Vous savez bien que Fouroulou c'était à peu près moi. Un moi enfant tel que je le voyais il y a dix ans. Maintenant il se peut que je le voie autrement. » Puis, dans la même lettre, il écrit à propos de la trame narrative fictive de *La Terre et le sang* :

Pour *La Terre et le sang* c'est imaginé totalement. Un seul fait est vrai : je connais une dame venue de France, chez nous, vers 1920. Elle y est encore, veuve depuis longtemps. Cela m'a donné l'idée d'écrire ce livre. Mais cette Française n'a absolument rien de commun avec « Madame » de *La Terre et le sang*.

Ces lettres précitées ont une fonction informative puisque Feraoun donne des éléments d'information que ses interlocuteurs ignorent. Toutes ces lettres assurent différentes fonctions du langage. La première que nous avons relevée est la fonction que nous avons préféré appeler, ethnologue. Cette fonction n'est pas signalée par Jakobson, mais nous avons jugé nécessaire de traiter de cet aspect de la société kabyle. En effet, dans une lettre datée du 30 octobre 1949, Feraoun informe les Nouelle sur les deux fêtes religieuses, l'Achoura et le Mouloud. Il les définit et renseigne ses destinataires sur les croyances de la population kabyle, parmi lesquelles, « pendant quatre jours, il est interdit de travailler, surtout de coudre, de moudre, fendre du bois, écrire, sous peine de trembler à sa vieillesse. ».

Certaines lettres ont une fonction conative ; Feraoun invite ses amis à lui rendre service, ou leur recommande de faire quelque chose, ou tout simplement, leur demande conseil. Parmi ces lettres, nous pouvons citer

celle du 14 février 1953, adressée à Roblès, et dans laquelle Feraoun, après avoir reçu le contrat de la maison d'édition Baconnier pour *Jours de Kabylie*, écrit : « J'ai reçu le contrat Baconnier. Je te l'adresse ci-joint pour que tu me dises ce que tu en penses. Je signerai après. Si ça ne colle pas, dis-moi ce qu'il faut répondre. » Ce passage appelle à une réaction de Roblès, ce qui entre dans les actes de langage dont le principe « Quand dire c'est faire », s'applique bien aux lettres de Feraoun. Dans une autre lettre du 29 juin 1953, adressée au même destinataire, Feraoun écrit : « De ton côté, ne m'abandonne pas : j'aime toujours recevoir tes lettres. » Ici, c'est une prière de ne pas rompre le contact et de toujours s'échanger des correspondances.

Il y a aussi la fonction poétique. Dans la lettre du 22 février 1953, adressée à Paulette Roblès, Feraoun utilise le proverbe kabyle suivant, qu'il traduit évidemment en français : « – Qui t'a loué, ô mariée ? – C'est ma mère, devant ma tante ! » En louant son ami Emmanuel Roblès pour la révision de son manuscrit de *La Terre et le sang*, Feraoun ne put s'empêcher d'utiliser ce proverbe pour exprimer l'idée que les louanges viennent généralement de ceux qui nous connaissent le mieux, et qu'il est normal que ceux-ci nous louent. De même, Feraoun utilise des idiomes, des métaphores et d'autres images. Écrivant dans la langue de l'Autre, il semble bien maîtriser la langue de Molière. Il utilise, par exemple, la première moitié de la citation « Rendre à César... », lorsqu'il parle d'un billet qu'il va rendre à ses interlocuteurs, les Nouelle, dans une lettre du 1^{er} février 1950. Dans le même sillage, Feraoun utilise un bon nombre d'expressions figées telles que « à bâtons rompus » (lettre du 20 décembre 1949), « vendre la mèche » (lettre du 27 juin 1951), « mettre la main à la pâte » (lettre du 6 octobre 1951) et « Il y a du pain sur la planche. » (Lettre du 23 février 1954). La fonction poétique est également observée dans l'utilisation des métaphores, comparaisons, et autres images littéraires, telles que la comparaison dans « Alger me donne l'impression d'une maison vidée de ses propriétaires dont se seraient emparés des étrangers... » où il fait allusion à la présence française en Algérie (lettre du 30 avril 1961), la métaphore lorsqu'il décrit l'atmosphère à la Grande Poste d'Alger : « [...] une épidémie épouvantable [qui] menaçait de descendre sur les gens, allait bientôt déferler sur nous et ne laisser plus rien. » (Lettre du 8 avril 1961), ou la personnification dans « ...l'amour, souvent aveugle, se bouche les oreilles de la même manière qu'il ferme les yeux. » (Lettre du 18 mars 1959), en analysant le contenu de son roman *La Cité des Roses*. Ici, il fait de l'amour, chose abstraite, une personne pourvue d'yeux et de bouche.

Une autre fonction : la fonction métalinguistique comme lorsqu'il explique la signification du mot « oualou », d'origine arabe, entré dans le dialecte kabyle, par « rien », dans une lettre du 8 mars 1961, adressée à Roblès. La fonction référentielle apparaît dans la lettre du 16 mai 1960, adressée à Roblès, où il écrit : « Je suis décidé à rester dans mon logement comme Mirabeau dans son jeu de Paume. » (Loty, 2009), en référence au fameux événement historique.

De plus, Feraoun a recours aux emprunts lexicaux de l'arabe dialectal et du kabyle, qu'il insère dans le texte français de ses lettres. Nous pouvons

en citer « mektoub » (destin) dans la lettre du 12 juillet 1952, « hayek » (voile blanc porté par les femmes) et « chikaya » (plainte) dans la lettre du 15 novembre 1959 et « Allah » (Dieu) dans la lettre du 1 octobre 1960. Nous pouvons avancer que l'utilisation de ces mots dans la correspondance avec des personnes ne sachant ni parler, ni écrire la langue arabe ou le dialecte kabyle, est due au degré d'intimité qu'entretient Feraoun avec ses amis. Il se permet donc d'insérer un vocabulaire kabyle ou arabe dans un texte français, ce qui est également l'une des caractéristiques de ses romans.

Pour ce qui est de la fonction émotive, ou expressive, elle est très présente, comme dans la lettre du 16 juillet 1951, adressée à Mme Landi-Benos, où Feraoun écrit : « J'ai l'impression de vous perdre depuis que je ne vous écris plus. », ou dans la lettre du 4 octobre 1951, adressée à Roblès : « J'ai hâte de te faire lire le roman... », en parlant du manuscrit de *La Terre et le sang*. Ou encore, dans la lettre du 6 avril 1959, adressée au même destinataire, où Feraoun écrit : « En vérité, je suis en plein dégoût ! ». La fonction phatique se trouve également dans un bon nombre de correspondances comme dans la lettre du 1^{er} février 1950 : « tu me vois en ville ? » ou la lettre du 11 mars 1951, où Feraoun informe son destinataire qu'il part à Alger le 18 du même mois pour aider à l'organisation du Congrès de la Ligue de l'enseignement. Puis, il se rattrape : « (aider ?), assister au Congrès (par curiosité). »

Voilà donc les fonctions les plus importantes du langage contenues dans le recueil de lettres de Feraoun. Elles y sont présentes en force, et chaque lettre peut contenir presque toutes les fonctions du langage simultanément. Passons, à présent, à la partie suivante intitulée « Feraoun l'épistolier ».

4. FERAOUN L'ÉPISTOLIER

Dans cette partie, nous nous intéressons à la dimension intime de Feraoun, écrivain et instituteur. Ces deux facettes de sa personnalité transparaissent essentiellement dans sa correspondance. Outre l'écriture, nous découvrons qu'il est également un lecteur attentif. Il écrit à Roblès le 25 octobre 1955 : « Je n'ai pas encore lu les livres de Mammeri, de Memmi et de Driss Chraïbi. Je vais écrire à Moussy sur son livre qui m'a beaucoup diverti. Moussy est un as ! » Dans la dernière expression, il porte un jugement sur la qualité de l'œuvre de Moussy. Il informe dans la même lettre son destinataire de sa lecture des articles de Camus : « Je lis les articles de Camus dans l'Express. » Puis il donne son avis : « Je les trouve moins bons que ceux de naguère dans *Combat* mais il essaie de rester objectif. ».

Le discours épistolaire chez Feraoun regorge de détails sur l'élaboration, la relecture, l'envoi pour relecture et la publication de ses œuvres. Mais d'abord, il y a cette déclaration dans une lettre du 6 avril 1959, adressée à Roblès, où Feraoun confesse que l'écriture représente pour lui un secours contre tous les maux : « En vérité, je suis en plein dégoût ! Et il ne me reste plus que le désir d'écrire. Rien d'autre ne m'intéresse. Je m'accroche à cette planche de salut. Écrire, seulement écrire. » On comprend dès lors la profusion de

l'écriture romanesque chez Feraoun, car c'est dans la littérature que l'écrit laisse libre cours à l'auteur qui écrit, seulement écrit !

Quand il parle de son premier roman *Le Fils du pauvre*, il informe les Nouelle, des difficultés rencontrées lors de la rédaction de son manuscrit : « Ne croyez pas surtout que j'écris sans m'interrompre et que je ne suis pas dérangé à chaque paragraphe pour aller faire une corvée. » (Lettre du 30 octobre 1949). Il admet donc que ce n'était guère facile pour lui de terminer son roman. L'année de la lettre nous laisse deviner qu'il s'agit de la toute première version du *Fils du pauvre* qui paraîtra à compte d'auteur en 1950, aux éditions des Cahiers du nouvel Humanisme.

Le lecteur apprend également que Feraoun a connu des hauts et des bas lors de la rédaction de son œuvre, comme il le dit lui-même à plusieurs reprises, notamment dans une lettre du 16 juillet 1951 adressée à Mme Landi-Benos : « Parfois je me dis qu'il n'y a rien de bon dans toute la prose. D'autres fois, je reprends espoir. » Ainsi, comme tout écrivain soucieux de réaliser un travail de qualité, il a des sentiments d'appréhension et de doute qu'accompagnent d'autres sentiments tels la lassitude et la tristesse. Dans une lettre du 13 octobre 1951, il écrit à Roblès à propos de l'élaboration de *La Terre et le sang* : « J'ai fait de mon mieux, et ce mieux, je le crains, n'est pas extraordinaire. Je suis las et triste... » Dans une lettre aux Nouelle, du 6 octobre 1951, il parle d'un feedback à propos de *La Terre et le sang* « J'ai reçu le bulletin des Amitiés internationales, une lettre du secrétaire, à la suite du compte rendu qu'il avait donné du bouquin. » Nous sommes amenés à supposer qu'il s'agit de ce roman, puisque la lettre est datée de 1951, après la parution de la première édition de *Le Fils du pauvre* en 1950.

Dans une autre lettre datée la même année (le 15 juillet) et adressée aux Roblès, Feraoun écrit : « J'avais l'intention d'écrire une chronique allant de 1910 à 1950. Les 300 pages ne concerneront que vingt ans. » Il poursuit : « Je m'arrête à 1930, la suite sera pour le prochain numéro. Le titre est prêt ainsi que les idées. Je n'aurai qu'à continuer l'histoire. » Il fait référence ici à son troisième roman, *Les Chemins qui montent*, qui paraîtra en 1957, et qui est la suite de *La Terre et le sang*. Dans cette lettre, Feraoun a peur que son entreprise ne réussisse pas pour le deuxième roman parce qu'il a commencé son histoire par un lieu qu'il ne connaît pas : « ...l'action a débuté dans les Flandres ! (un bled que je ne connais même pas). ».

Dans la lettre adressée à Paulette Roblès, et précédemment citée, Feraoun écrit : « Je suis très content du travail fait par Emmanuel sur le manuscrit. J'ai compris qu'il s'est donné du mal et je n'ai rien modifié. » Cela nous renseigne d'abord sur le degré de l'intimité qui lie Feraoun à Roblès. Si le premier ne fait pas une confiance absolue au second, il ne lui aurait pas fait l'exclusivité de lire son manuscrit et de le charger d'en faire la révision. À ce sujet, Feraoun semble bien choisir ses lecteurs exclusifs, puisque dans une lettre adressée à Pierre Martin et à sa femme le 25 décembre 1949, il recommande ceci : « Le cahier, le fameux cahier, il faut me le renvoyer le plus tôt possible après l'avoir

fait lire au moins de monde possible – vous deux j’espère et pas plus. » Il s’agit du cahier sur lequel il écrit l’histoire *Le Fils du pauvre*, qu’il avait envoyé aux Martin pour lecture et révision. Ce n’est pas de l’exclusivité seulement mais également de la discrétion ; Feraoun applique bel et bien le principe selon lequel les projets tenus en secret, réussissent bien.

À propos de *Jours de Kabylie*, il écrit dans une lettre du 15 avril 1952, adressée aux Nouelle : « J’ai fait un tour à Alger d’où j’ai ramené un peintre qui a dessiné par ici pour illustrer des textes que je suis en train d’écrire sur la région. » Ici, Feraoun parle de Charles Brouty qui fit les illustrations de ce livre qui regroupe différents textes traitant des aspects de la vie kabyle. Parfois, et en raison de l’enseignement qui lui laisse peu de répit, Feraoun interrompt sa prose, comme il en informe Roblès dans une lettre du 6 octobre 1952, écrivant : « ...pour l’instant, la littérature est bel et bien oubliée... Je m’y remettrai en novembre. » Feraoun ne parle pas seulement dans ses lettres, de l’œuvre achevée mais également de celle inachevée. C’est dans une lettre du 25 août 1958 qu’il informe Roblès de son projet d’écriture : « J’ai écrit le début d’un nouveau roman où je mets en scène un kabyle et une jeune institutrice française... mais c’est une histoire que je ne pourrai mener à bien tant que je ne serai pas tranquille. J’ai dû l’abandonner. » Il s’agit du roman intitulé *La Cité des Roses* laissé par Feraoun en l’état de manuscrit, puis publié à titre posthume en 2007, aux éditions Yamcom, Alger. Dans le même ordre d’idées, il parle de son *Journal* dans une lettre du 23 décembre 1957, adressée à Flamand : « ...j’ai tenu un journal qui relate tout ce dont j’ai été témoin depuis mon dernier voyage à Paris, bientôt trois ans ». Entamé puis suspendu pour un certain temps, ce journal contient des détails critiques sur la guerre d’Algérie. Feraoun est méticuleux lorsqu’il révèle la cachette du journal à son interlocuteur : « Je laisse ici, dans la chambre d’hôte, sur les rayons de bouquins, à l’intérieur d’une boîte, cinq cahiers manuscrits – mon journal... Personne d’autre n’est au courant. » Il va du général au particulier : d’abord, la chambre d’hôte, puis les rayons de bouquins à l’intérieur de cette chambre. Ensuite, dans une boîte qui se trouve sur ces rayons. Il précise que cette boîte contient cinq manuscrits. Ces manuscrits paraîtront également à titre posthume en 1972, soit dix ans après la disparition de Feraoun, sous le titre *Journal 1955-1962*, aux éditions *Le Seuil*.

Le rôle d’instituteur, et l’enseignement, en général, tiennent une place importante dans la correspondance de Feraoun. Cet écrivain semble en effet attaché à sa vocation de transmettre la connaissance aux élèves, qui sont la pierre angulaire de la société. Dans une lettre du 27 mai 1951, adressée à Camus, on peut lire : « Je suis un bon maître d’école, j’aime ma classe. Je ne demande rien et je rêve à mon aise. » Dans le même sillage, et dans une lettre adressée à Roblès le 5 janvier 1953, il écrit : « Il faut dire que la carrière d’instituteur est considérée dans nos villages comme source de bonheur et qu’il ne faut pas chercher autre chose. Je suis de ceux qui ont atteint leur idéal ! » C’est cette carrière qui l’avait arraché à la misère, et il lui est reconnaissant. Pour combler son amour et sa vénération pour ce métier noble, il écrit dans la même lettre : « Si jamais il y avait un beau livre à écrire,

ce serait celui-là : rendre justice à l'instituteur. Et ça, je te jure que je le ferai dès que je serai suffisamment édifié et suffisamment remonté moralement. » De sa vie, il n'a pu accomplir ce travail, et il sera assassiné en 1962.

De là, nous pouvons déduire que Feraoun utilise l'épistolaire comme espace intime, où il exprime librement ses opinions, ses craintes, ses espoirs et ses projets. Cet espace lui a permis de se révéler à ses destinataires dans toutes ses facettes. L'écriture et l'enseignement, ses deux vocations, ne sont pas de vilains mots pour lui. Ce discours intime nous révèle aussi l'essence de Mouloud Feraoun, car c'est par le en effet par le discours épistolaire que l'intime devient une « intériorité extériorisée » (Michel Condé in Benoit Melançon, 1995, p. 24).

CONCLUSION

La correspondance épistolaire et monodique de Feraoun est un espace où se mêlent la vie privée et la vie professionnelle de cet écrivain et instituteur. À travers ses lettres, Feraoun exprime ses pensées et ses prises de position, soit pour maintenir le contact avec ses destinataires, soit pour assurer l'une des fonctions du langage que nous avons mentionnées précédemment. Cette correspondance révèle l'intimité de Feraoun, ce qui permet de reconstituer les différents aspects de sa personnalité.

Par conséquent, l'épistolaire est un moyen de s'exprimer librement sur des sujets qui ne peuvent être divulgués en public, et l'épistolier y trouve, comme nous l'avons vu pour Feraoun, un espace pour s'épanouir et se confirmer. C'est une manière d'extérioriser ses angoisses, ses peurs, mais aussi tout ce qui lui procure du bonheur.

RÉFÉRENCES

- Achille, A., Deverne, O., Gellereau, M., Thoizet, E. (1992). *La lettre et le récit*. Bertrand-Lacoste.
- Adam, J.-M. (1998). Les Genres des Discours Épistolaire de la Rhétorique à l'Analyse Pragmatique des Pratiques Discursives. Dans SEDES (dir.), *La lettre entre réel et fiction*. (37-53).
- Bouchikhi, N. (2012). *Approche énonciative et analyse de l'épistolaire : « Lettres Parisiennes, Histoires d'Exil, de Leïla Sebbar & Nancy Huston »*. [Thèse de magistère]. Université d'Oran Es-senia, département de Français.
- Dieguez, S. (2018). La septième fonction du langage. Vers la société du bullshit. *Cerveau & Psycho*, 5(99), p. 94-97. DOI: 10.3917/cerpsy.099.0094.
- Duchene, R. (2006). *Comme une lettre à la poste, les progrès de l'écriture personnelle sous Louis XIV*. Librairie Arthème, Fayard.
- Feraoun, M. (1969). *Lettres à ses amis*. Le Seuil.
- Fuchs, C. (2004). *La linguistique cognitive*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Gruffat, S. (2001). *L'Épistolaire*, col. Réseau. Éllipses.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Les Éditions de Minuit.
- Jovicic, J. (2010). *L'intime Épistolaire (1850-1900), Genre et Pratique Culturelle*. Cambridge Scholaris Publishing.
- Khouzeimi, S. (2013). *L'interaction épistolaire au 18^e siècle, Théorie et pratique de l'épistolaire au 18^e siècle. École doctorale sciences de l'homme et de la société*. [Thèse de Doctorat]. Université d'Orléans département langues et littérature française, HAL. <https://tel.archives-ouvertes.fr>.
- Kian, S. (2009). *Écritures et transgressions d'Assia Djebar et de Leïla Sebbar : les traversées des frontières*. L'Harmattan.
- Loty, L. (2009). L'inachèvement emblématique du Serment du Jeu de Paume. *Dix-huitième siècle*, n° 41 (1), 27-41. <https://doi.org/10.3917/dhs.041.0027>
- Melançon, B. (dir.). (1995). *L'invention de l'intimité au siècle des Lumières*. Université de Paris X.
- Rousset, J. (1971). *Forme et Signification : Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*. Le Seuil.
- Sene, J. M. (1997/1998). *L'Épistolaire Dans l'Œuvre Romanesque d'Henri Lopes*. [Mémoire de maîtrise]. Université Gaston Berger de Saint Louis. <http://www.beep.ird.fr>.
- Tahraoui, T. & Bedjaoui W. (2022). Manipulation or Censorship in Translating the History of Algeria: Dhākirat-Al-jasad as a Case Study. *Jordan Journal of Modern Languages and Literatures*, 14(4), p. 711-729. Doi: <https://doi.org/10.47012/jjml.14.4.1>